

59223/265
THÉÂTRE MODERNE,

o u

RECUEIL DE PIÈCES

**Dont les Auteurs n'ont pas encore publié
leur Théâtre.**

**COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE
DU GÉNÉRAL MURAT.**

PARIS. (AN XI.)



1)



L'ERREUR
D'UN MOMENT,
OU
LA SUITE DE JULIE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.

MÉLÉE D'ARIETTES.

PAR M. MONVEL.

La Musique est de M. DES AIDES.

«—————»
NOUVELLE ÉDITION.
«—————»



A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-
dessus de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

«—————»
M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & permission.



ACTEURS.

SAINT-ALME, Mari de Julie.

JULIE, Femme de Saint-Alme.

CATAU, Payfanne.

LUCAS, Mari de Catau.

LOUISON, Femme-de-Chambre de Julie:

LAFLEUR, Valet-de-Chambre de Saint-Alme.

*La Scene se passe dans la Chaumiere de Catau & de
Lucas.*



L'ERREUR D'UN MOMENT,

O U

LA SUITE DE JULIE, COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

CATAU, *seule.*

(Elle est assise, travaille & berce avec le pied un petit enfant couché dans un berceau.)

CHANSONNETTE.

Aut d'la vartu, pas trop n'en faut;
L'excès par-tout est un défaut.

Alix étoit la femme à Blaise,
Blaise étoit itou son mari;
Pres d'elle, il étoit tout de braise;
Elle, avait toujours l'air transi.

Faut d'la vartu, &c.

Alix disoit, j'sis vartueuse;
Des galans j'm'en défendons bien.
Blaise disoit t'es ben heureuse,
Et, pourtant ne jurons de rien.

Faut d'la vartu, &c.

Un jour la nuit, la v'là qui rêve
Qu'un drôle en veut à son honneur,

A ij

L'ERREUR

Tout en courroux, la v'là qui s'leve
Et tombe su Blais' de tout son cœur.

Faut d'la vartu, &c.

En s'éveillant, excuse, dit-elle,

Si je t'avons un peu frotté :

Mais j'te prouve, à coups d'escabelle,

Jusqu'où va ma fidélité.

Faut d'la vartu, &c.

Je rêvois qu'on voulois me faire outrage.

Eh bien, dit Blaise, le grand malheur,

Par la jarni n'fois plus si sage ;

Et mais voyez queu chien d'honneur.

Faut d'la vartu, &c.

(*Elle leve le rideau qui couvre le berceau.*)

Il est bienendormi. Alions, faut appretais l'déjeunais d'Lucas.... c'pauv' cher homme ! de d'puis l'point du jour il est debout. Voyons queulle heure es' qu'il est au soleil... (*elle regarde par la fenêtre.*) Faut qui soit huit heures.... i'vianrra biantôt.... (*elle fait un saut de joie.*) Le v'là qui va s'venir ? (*elle ouvre une armoire.*) ous' donc qu'est l'lait.... ah ! le v'là.... il aimera p'tet' mieux du fruit ? v'là du pain & du fruit.... (*elle se tourne du côté de la porte.*) Lucas ! Lucas s'vians bien vite, ej't'en prie, j'meurs ed'faim & d'envie de t' voir.... (*on entend chanter dans le lointain.*) Ah ! jarni, l'cœur me bat.... comme i'bat.... c'eq' c'est li.... j'tentends.... i n'a q'li qui chante com' ça. (*Elle va pour courir à la fenêtre & s'arrête.*) Eh du vin ! à quoi s' donc q' j'ai la tête ? il aura chaud, c'pauv' cher homme, faut bian un coup d'vin. (*elle prend dans l'armoire une bouteille recouverte d'osier.*)



SCENE II.

LUCAS, CATAU.

CATAU, courant à bras ouverts au devant de Lucas.

AH ! te v'là.

LUCAS, l'embrassant.

Oui, morgué, me v'là & toi aussi.... nous v'là tous deux. M'tenb' q't'es plus jolie encor d'puis ç'matin.... R'bais' moi.

CATAU.

Oh ! tant qu'tu voudras.

LUCAS, montrant du doigt le berceau de son fils.

Et ce p'tit gas.... com'es' qui s'porte.

CATAU.

Bian, fort bian, i' dort.

D'UN MOMENT.

5

LUCAS, *soulevant le rideau qui le couvre.*

Et d'un bon sommeil encor. Tians regarde ; m'est avis qu'i rêve à qu'euq' chose de drôle , car i' rit.

CATAU, *en riant.*

T'es aussi enfant q'li.... Allons vians laisse-le.... (*Lucas baise son fils.*) Vians donc , tu l'éveilleras...

LUCAS.

N'gronde pas , ma p'tite femme , j'taime ed'tout mon cœur.... comment v'là l'déjeunais tout prêt.... Gnia q'toi pour penser à tout.

CATAU.

Et 'je n'pense qu'à toi....

LUCAS, *se mettant à table.*

Es', q'tu vas me laisser là tout seul comme un pauvre abandonné ?

CATAU, *s'effrayant.*

Ça n'frait pas mauvais.... j'tons attendu d'à , j'nous d'appetit qu'avec toi.

LUCAS, *lui donnant du fruit.*

Tiant , ma p'tite Catau.

CATAU.

Merci.... as-tu été au châtaiu c'matin ?

LUCAS.

Non.... pourquoi ?

CATAU.

Pour rian.... M. de Saint-Alme vient se promener souvent par ici.... q't'en semb ?

LUCAS.

D'puis queuq'temps , il y vient plus que d'couteume , c'est vrai.

CATAU.

Madame , n'y vient pas si souvent q'li.

LUCAS.

Dam' c'est qu'alle n'aime pas la promenade autant q'son mari.... & pis sa santé n'est pas encore bian farinc.... i'gnia pas long-temps qu'alle a baillé à M. de Saint-Alme un p'tit poupon qu'est morgué presque aussi genti que l'nôtre.

CATAU, *en soupirant.*

Ste bonne mamzelle Julie....

LUCAS.

T'as l'air ed'la plaindre ? alle est aussi heureuse eq'nous , alle à épousé c'qu'alle aimoit.

CATAU.

J'l'ai vue dimanche au châtaiu , alle avoit l'air bian triste.

LUCAS.

Bah ! t'as rêvé ça.

L'ERREUR CATAU.

Je m'fis p'tet'trompée.

LUCAS.

Je n'sommes pas tristes nous.

CATAU.

Oh ! jarni , j'n'engendrons pas d'mélancolie.... j'navons en-
cor eu d'puis deux ans que j'sommes mariés d'aut' peine...
Et c'est la plus sensib' l q'la mort d'mon pauvre pere.

LUCAS.

Ah ça veux-tu bian n'pas penser à ça : i gnia pas de r'mede ;
& ça t'rend malade toute-fois qu'y songes. Ma p'tite Catau...
Ma p'tite femme... Allons , allons... Tians , chantons , ça
chassera l'nuage qui viant d'passer.

CATAU.

Je l'veux bian... Quoiq'tu veux chanter ? stella q'j'ons ap-
prise du mait' d'hôtel de Monsieur de Saint-Alme.

LUCAS.

Va... Tu fais bian que j'ne r'cule jamais.

CHANSON.

LUCAS.

Sentir avec ardeur

Flamme discrete ,

C'est le bonheur

Du cœur.

Entends-tu , Brunette ,

L'écho qui répète :

Sentir avec ardeur , &c.

CATAU.

Annette répond à cela ,

Oui da ,

Oui-da ,

Ça dit com'ça ,

Mais l'amour ne s'en tient pas

là ,

Il va

Grand pas ,

On n'l'arrê't pas :

Une voix secrete ,

Tout bas me répète , &c.

LUCAS.

Pour prix de son tourment ,

L'espoir de plaie

Rend un amant

Content ;

Tu peux sans mystere

Souffrir que j'espere :

Puisque dans son tourment

L'espoir , &c.

CATAU.

Annette répond à cela ,

Oui-da ,

Oui-da ,

Ça dit com'ça :

Mais l'amour quand on en est

là ,

S'en va ,

Grand pas ,

Et ne r'vient pas.

Une voix secrete

Tout bas me répète

Oui-da ,

Oui-da , &c.

LUCAS.

Heureux de son lien ,

L'amant qui presse ,

Quand il est bien ,

S'y tient :

J'aimerai sans cesse

Ma belle maitresse ,

Puisque dans son lien , &c.

DUO.

CATAU.
Elle ne dit mot à cela.

LUCAS.
Oui-da ?

CATAU.
Oui-da ?

LUCAS.
Ça s'fait com' ça,
On se défend en vain de ça.

CATAU.
J'sens ça.

LUCAS.
Bon ça.

ENSEMBLE.
Faut en v'nir là.

Une voix secrete
Tout bas me répète,
Oui-da, oui-da,
On se défend en vain de ça :
Sans ça,
Rien n' va :
Faut en venir-là.

CATAU.
(Après le Duo, Lucas se leve, & Catau l'arrête par le bras.)
Oùq'tu vas ? Aux champs ?

LUCAS.
Non, j'n'irons que s't'après midi... J'vas cheux Mathurin.

CATAU.
Quoi faire ?

LUCAS.
Tu n'fais donc pas que l'feu a pris cette nuit à la grande
métairie, qu'est à deux portées d'fusil d'not' village...

CATAU.
Bon !

LUCAS.
Oui, i'f'foit du vent, & la grange de c'pauvre Mathurin,
qu'est tout auprès ; n'est plus qu'un monciau d'cendre ; ça l'i
fait tort, car i n'est pas riche : j'vas l'i offrir l'argent qu'jons
r'tiré d'nos foins.

CATAU. *ferrant son mari entre ses bras.*
Ah ! Lucas !

LUCAS.
Eh ! non, morgué, c'est tout simp' ; es' qu'i n' faut pas
s'aider ?

CATAU.
Va, not'homme... Va... faut t'dépêcher.

LUCAS, *fouillant dans l'armoire, & prenant une bourse
de cuir.*

V'là not'tréfor.

CATAU.
Il est bian p'tit.

LUCAS.
Ma fine, c'est à-peu-près tout c'que j'avons.... mais il
en vianra d'autre, adieu, not' femme.

Adieu, Lucas, n'tarde pas.

S C E N E I I I.

O H ! j'sis bian sure qu'i r'vianra l'plutôt qu'i pourra. (*Elle range tout ce qu'elle avoit apprêté pour le déjeuner.*) I fait bian que je sis ici toute seule... toute seule ! Oh ! nenni dea ! (*en montrant le berceau.*) Et mon p'tit marmot donc ? Est-ç' que ne v'là pas compagne ?

A R I E T T E.

Dans mon cœur
Un doux frémissement s'élève au nom de mere :
Ah ! Lucas, je t'ai rendu pere,
Et je sens bien que je te suis plus chere
Depuis ce bonheur.
Que de soins ! mais qu'ils sont touchants !
Il faut les prendre avec constance :
Le ciel mit notre récompense
Dans l'amitié de nos enfants.
Dans mon cœur, &c.

S C E N E I V.

CATAU, LA FLEUR.

B *LA FLEUR.*
Onjour, Madame Catau.

CATAU.
Vor'sarvante, Monsieur d'la Fleur. Queu bon vent vous amene envars ici ?

LA FLEUR.
Monsieur le Comte, notre maître, n'est pas venu au hameau ce matin ?

CATAU.
Monfieu d'Saint-Alme !

LA FLEUR.
Et qui donc ?

CATAU.
Vous l'cherchais ?

LA FLEUR.
C'est que je fais bien qu'il se promene le matin, & qu'il aime ce côté-ci.

CATAU

D'UN MOMENT.

CATAU.

Oui... l'voisinage ed'la forêt... les arbres... el' feuillage... les p'tits oiseaux... c'est drôle... c'est genti... tout ça invite.

LA FLEUR.

Oh ! l'on a bientôt vu les arbres, les feuillages, & les petits oiseaux ; cela n'est pas long... Mais ce village a je ne fais quoi d'agréable, de champêtre, qui plaît à Monsieur le Comte. Il aime principalement votre chaumière.

CATAU.

Il nous fait l'honneur d'y v'nir queuqu'fois.

LA FLEUR.

Elle lui rappelle, dit-il, un souvenir...

CATAU.

Il s'y r'souviant de mon pauvre pere.

LA FLEUR.

De maître Michaut ?

CATAU.

Ç'n'est pas pour nous r'hausser ; mais c'est à li que Monsieur d'Saint-Alme est redevab' ed' tout son bonheur.

LA FLEUR.

Nous ne parlons pas de ça.

CATAU.

Mais j'en parle, moi ; & monsieur le Comte s'en r'souviant bian li.

LA FLEUR.

Sans doute.... C'est particulier, le plaisir qu'a M. de Saint-Alme à s'entretenir avec vous. Mde. Catau.

CATAU.

C'est bian d' l'honneur pour moi.

LA FLEUR.

Mais avez-vous bien compris tout ce qu'il vous a dit ?

CATAU.

Autant qu'eun' bonne villageoise comme moi peut comprendre e' langage que parlont les gros monseux ; car, voyez-vous, Monsieu d'la fleur, j'fais ça, moi ; Lucas m'a mis dans le secret. Ignia à la ville tout plein d'grands mots qui n'difons rien, dont l'z'honnêtes gens s'arvont pour n'êt' pas entendus, & qu'on paye en ripostant par ed' belles paroles qui ne signifient pas davantage ; si ben qu'après la d'mande & la réponse, on ne s'est rien dit.

LA FLEUR.

Monsieur le Comte a cependant le talent d'être intelligible. Mais il prétend que votre aspect lui en impose ; vous avez un certain air....

CATAU.

Oh ! j'sis toute bonne ; & d'avant monseigneur je m'mainquiens dans l'respect.

B

L'ERREUR
LA FLEUR.

Le respect ne vaut pas le diable, il est froid comme la glace. Le respect ! c'est la mort du plaisir ; & voilà pourquoi vous n'entendez pas tout ce que vous dit Monsieur le Comte.

CATAU.

Ça n'est pas ma faute si j'ai bornée.

LA FLEUR.

Madame Catau, avez-vous jamais lu quelques livres ?

CATAU.

Un peu, mais pas gueres ; car j'navons pas biauoup l'tems d'lire, & les liv' que j'avons n'ont pas récréatifs.

LA FLEUR.

Et sur le papier volant.... là.... de ces choses qui sont écrites.... à la main.... sur le papier.... en avez vous lu ?

CATAU.

Comm' des chansons, pas vrai ? Oui.... Lucas m'en rapporte ed'la ville ; il s'crit lui-même, ça fait que j'les déchiffons d'tout not' cœur.

LA FLEUR, lui présentant un billet doux plié suivant l'usage.

Eh bien ! déchiffrez cela.

CATAU, prenant le poulet, & l'examinant en riant.

Qu'euqu' c'est que ce p'tit tortillon là ?....

LA FLEUR.

C'est un billet de monsieur de Saint-Alme, lisez, lisez : adieu.

(La Fleur s'enfuit précipitamment, ferme la porte après lui ; Catau le rappelle, ouvre la porte, & lui crie :)

CATAU.

Monsieur d'la Fleur.... M. d'la Fleur.... je n'veux pas d'vot' papier d'écriture.... Monsieur d'la Fleur...

SCENE V.

CATAU, seule.

Il est déjà bien loin.... Ah ! c'est donc tout de bon !

ARIETTE.

Non, disois-je toujours,

Non, c'est lui faire outrage,

Si tendre amant n'est point mari volage,

Il ne sauroit trahir sa femme & ses amours.

Dans notre ardeur

Quelle différence !

Lucas ne pense

Qu'à faire mon bonheur.

L'hymen n'a point changé son tendre cœur ;

Je suis sûre de sa constance.

SCENE VI.

LUCAS, CATAU.

LUCAS, avec un reste de saisissement, & comme quelqu'un qui a pleuré de joie.

J'E r'vians d'cheux Mathurin, j'l'ons trouvé, j'l'y ons parlé, j'ons baclé not' affaire.

CATAU.

Ça lui a fait plaisir, n'es' pas.

LUCAS.

Et à moi donc ? Tians, j'en ons encore les larmes aux yeux. L'mait' d'la ferme est comm'tu fais, un homme dur & avare ; Mathurin a été se jeter à ses pieds, i li a conté son malheur ; el' méchant n'a voulu rian entendre ; i li a dit que c'étoit sa faute, & qui n'li f'roit point de grace, qu'i falloit qu'i payât ou qu'i disît pourquoi. Ç'pauv' Mathurin est r'venu chez li l'cœur déchiré, j'y sis arrivé un moment après. J'ons trouvé sa femme qui l'tenoit embrassé & qui sanglotoit qu'ça f'loit pitié. Leux trois p'tits enfans étiont là qui pleuriont itou d'voir pleurer leux pere & leux mere. N'faut pas s'chagriner, leux ai-je fait ; t'nez mes amis, v'là l'argent de nos soins, sarvez-vous-en, vous me l'rendrez l'année prochaine si la récolte est bonne. Ç'pauv' Mathurin l'sembloit quasi que je l'ressuscitois ; i n'disoit rian, mais son visage erluisoit de joie, malgré qui pleurât toujours. La femme es' tenoit coïte, les enfans me r'gardoient avec des yeux... avec des yeux qui t'au-roient fait envie. Je n'sonnions mot ni l'zuns, ni l'zautres,.... & v'là qu'tout d'un coup y s' sont l'vés par ensemble & s' sont j'etés sus moi, le mari à mon cou, la femme sus mes deux inains, les enfans à mes jambes qui ferrions d'toutes leux forces, en criant tretous.... Lucas ! Lucas !.... i n'en pouvi-ent pas dire plus, tant y pleuriont d'satisfaction ; & j'nons pas eu la force ed'parler davantage, car j'avions l'cœur oppressé du témoignage ed'leux joie & du plaisir d'en êt' la cause.

CATAU.

Parguene, ej' crois bian qu'ça t'a touché ; tu contes ça ed'magniere que j'sis toute émue. Lucas, faut que ç'f'oit un grand bian d'rendre sarvice ; d'y penser seulement ça fait plaisir.... à propos, j'ons eu eune belle visite pendant qu't'étois dehors.

LUCAS.

Et d'qui ?

CATAU.

D'monsieur d'la Fleur, l'valet-de-chambre d'monsieur

B ij

12
L'ERREUR
l'Comte. Oh ! c'est un garçon bian sarviab' aussi, que ç'mon-
sieur d'la Fleur.

LUCAS.
Queu sarvice es' qu'i t'a donc rendu ?

CATAU.
Quian, v'là un p'tit morceau d'criture qui te l' dira.

LUCAS.
Jarnigué ! comm'c'est affistolé. N'an s'est donné bian du
mal à chiffonnais ç'papier là. Tu ne l'as donc pas lu ?

CATAU.
J'ons queuq' doutance de ç' qu'i renfarme ; faut que je
l'lifions ensemble.

LUCAS.
Voyons donc pour voir ç'qu'al' chante ç't'écriture-là....
Oh, oh ! gnias pas d'feing ; c'elt d'queuqu'un qui n'dit rian
d'bon, car i n'se nomme pas.

CATAU.
N'faut pas charcher l'queuqu'un bian loin. C'est de mon-
sieur de Saint-Alme.

LUCAS.
Ah ! v'là du nouviau, par exemp'.... lis toi-même.... c'est
toi qu'ça r'garde.

D U O.
(Catau s'arrête en rougissant aux derniers mots de chaque phrase ;
Lucas les lit par dessus l'épaule de sa femme.)

CATAU.
Votre beauté, jeune & tendre....

LUCAS.
Catau.

CATAU.
Doit plaire à tout le monde
Vainement je cherche à la ronde,
Vous êtes l'objet

LUCAS.
Le plus beau.
CATAU.
Après de vous mon respect est extrême :
Je veux vous dire mon secret,
Je soupire & reste muet.

Il faut enfin parler.... C'est vous.... c'est vous....

LUCAS.
Que j'aime,

CATAU.
Par un doux & juste retour,
Couronnez

LUCAS.
Ma vive tendresse.

D'UN MOMENT.
CATAU.

13

De mes biens devenez maîtresse,
Et payez l'amour....

LUCAS.

Par l'amour....

Et je souffrirois cet outrage?
Non, je n'écoute que ma rage.

CATAU.

Ah! Lucas! Lucas! calme-toi!

LUCAS.

Non, je veux.... j'irai.... laisse-moi.
Je souffrirois un tel outrage!
Non, qu'il craigne tout de ma rage.

CATAU.

Ne pourrai-je apaiser ta rage?....
Non, méprisons un tel outrage.

CATAU, effrayée.

Lucas!

LUCAS.

J'fis un fou.... mais j't'aime,.... ça m'a été sensible. N' crains rien, va, je n'frons pas d'extravagance; j'fis trop sur ed'toi. C'est un étourdi, c'est un esgarvelé; j'fis un homme droit, t'es eune honnête femme, je l'ferons rougir jusqu'au fond d'l'ame, d'avoir voulu nous d'z'honorer tous deux. Ach'vons ce beau chef-d'œuvre.

(Il prend la lettre des mains de Catau, & lit :)

Pour vous convaincre de ma flamme,

J'aurois besoin d'un moment d'entretien.

On peint de vive voix le trouble de son ame,

Mais on ne l'écrit jamais bien.

La Fleur est un garçon fidele;

Si vous n'osez vous fier à son zele,

Pour lui dire en quel lieu, comment je puis vous voir,

Vous écrivez, je le fais; une lettre

Peut jusques dans mes mains aisément se remettre,

Et détruire à jamais, ou combler mon espoir.

Adieu, chere Catau. Songez, je vous supplie,

Que je puis tout pour vous, que j'aime avec ardeur,

Puisse, pour moi l'amour disposer votre cœur,

Comme il a mis en vous le bonheur de ma vie.

V'là qu'est bien écrit. C'est tant seulement dommage d'imaginais d'fi belles choses, pour tourmenter l'z'aut' & s'd'z'honorer soi-même Si m'venoit jamais l'esprit d'être aussi corrompu qu'ça; si j'prenois jamais du papier & eun' pleume pour griffonner eun' pareille scélératesse, j'souhaitons, morgué, qu'ma main seche com'el' figuier q'j'ons coupé hier.

L'ERREUR
CATAU.

Que ferons-je, Lucas ? v'là qu'est fini d'bord, i'va m'par-
fécuter ; & quand la rage du désespoir li prendra, quoi qu'i
n'fra pas pour se venger ?

LUCAS.

N'faut pas perdre el' sang froid, & j'nous chagrinons mal-
à-propos, i gnia à parier, qu'c'n'est qu'eun' p'tite fantaisie.
Ces gens-là avont souvent le cœur moins chaud q'la tête. M.
de Saint-Alme a des sentimens d'honneur, j'li en ons vu du
moins. On n'chang' pas comme ça en un tour ed main. I gnia
d'la r'source avec l'i.... faut li répondre.

CATAU.

Tu t'gausses ed' moi.

LUCAS.

Faut li répondre amicalement, n'rian dire qui le rebute,
t'comporter envers li avec honnêteté & douceur, & m'laisser
l'foin du reste ; d'queuq' façon q'ca tourne, j'ons l'bon droit
d'not' côté, j'pouvons aller tête levée, j'n'avons rian à crain-
dre. Allons, boute-toi. là ; v'là du papier, eun' pleum' & d'
l'encre... écris.

CATAU.

Mais, queuq' tu veux donc qu'j'écrive ? J'nons rian à dire.

LUCAS.

Si fait bian, moi.... mais faut me contraindre.... jarni !
pourquoi faut-i qu'il y ait des gens qui ayont l'droit d'tout
faire & de tout dire !

(Lucas diète.)

Monsieur,

» J'ons lu, tant bian qu'mal....

CATAU, *écrivait & répétant le dernier mot.*

» Tant bian que mal....

LUCAS.

» L'papier q'monsieur d'la Fleur m'a baillé d'vout' part....

CATAU.

» D'vout' part....

LUCAS.

J' n'y ons rian compris du tout....

CATAU, *l'interrompant.*

Je n'pis pas met' ça : j'ons compris d'bout en bout, Lucas,
ça s'roit mentir.

LUCAS.

C'est nécessaire queuq'fois, ma p'tite femme. Gnia tout
plein d'choses dans le monde, qu'on est obligé d'acouter, &
qu'i faut avoir l'air de n'pas comprendre.

CATAU.

Lucas.... j'apprends toujours queuq'chose avec toi.

D'UN MOMENT.

15

LUCAS.

« J'ons vu d'sus c'papier q'vous m'aimez. . . »

CATAU.

Eh mais Lucas ! si j'ons bian d'viné ça , l'reste va d'suite.

(Lucas appuyant.)

« J'ons vu d'sus c'papier q'vous m'aimez , queu bonté à vous ! vous devez un jour êt' not' maître , & c'est eun grand bonheur pour nous , qui sommes vos vassaux , d'avoir eun' p'tite part dans l'amitié d'eun aussi magnifique seigneur. »

CATAU.

J'sis déroutée , i n'éparle pas d'amitié ; c'est d'l'amour qu'i jette en avant.

LUCAS.

T'es eune brave femme. I gnia à parier que s'i t'connoissoit bian , l' n'auroit pour toi que d'l'amitié , & qu'i n'te parleroit point d'amour. Faut li répondre sur ce qui d'vrait t'dire , & non pas sur ce qu'i t'dit.

« J'ons , en t'vanch' de s'tamitié qu'vous nous portais , Monsieur , pour vous & pour tout ce qui vous appartient , eun respect , eun' soumission & eune tendresse , ni pus ni moins comme je les aurions pour nos pere & mere. »

CATAU.

« Pere & mere. »

LUCAS.

« Faut q'vous ayez queuqu' chose de bien intéressant à m'dire , pisque vous voulois m'parler en particulier , autant que je peux comprendre , & je crois que j'seron en com-modité d'ça , d'sus les midi eun' heure ; not' homme s'ra aux champs. . . »

CATAU, *vivement.*

Tu ne s'ras pas là , Lucas ?

LUCAS.

Si fait , . . . & quand j'n'y s'rais pas , ma p'tit' Catau , j's'rais tranquille. « Not' homme s'ra aux champs & ça m'baillera l'loisir d'vous assurer de vive voix que j'sis bian reconnoissante ed vos bontés , Monsieur , & vor' servante très-humble & très respectueuse. »

CATAU, *femme de Lucas.*

CATAU.

Pourquoi met' ça ? il le fait bian.

LUCAS.

Non , il l'oublie & devrait s'en s'souvenir. Donne , j'vas plier l'papier , ça n's'ra pas si bian chiffonné q'sa lettre , mais ça n'fait rian : qu'es qui la port'ra c'te lettre ? . . .

(Il regarde par la fenêtre.)

Jarni , es' que j'aurions la barlue ? v'là madame Julie & sa femme-de-chambre.

Madame Julie & Mademoiselle Louison ? Par ma finé, es' font-elles... elles renvoient leux domestiques...

LUCAS.

Alles prenont l'ch'min d'traverse qui vient droit ici ; alles ont queuq' doutance de c' qui s'passe, all' venont cheux nous pour y surprendre Monsieur de Saint-Alme : va prier un des enfans de Mathurin, d'porter ça à Monsieur d'la Fleur, J'reste ici, je r'cevrons not' monde ; je n'fis pas fâché d'l'événement, i' m' sarvira.

CATAU.

J'vas cheux Mathurin... I gnia pas loin d'ici au château ; ça s'ra biantot fait.

SCENE VII.

LUCAS, *seul*.

N'Faut pas avoir l'air de s'douter de rien... (*Il prend des branches d'osier, Et s'occupe à les tresser.*). Chantons, ça aura l'air plus naturel.

CHANSON.

Guillot un jour trouva Lisette
Au milieu d'un bocage épais ;
Je te rencontre enfin seulette,
Et mes yeux seront satisfaits.
Donne-moi, lui dit-il, Bergere,
Ou laisse moi prendre un baiser ;
De mes feux c'est le doux salaire,
Tu ne peux me le refuser.

All' ne v'nont pas !

Un baiser n'est que politesse,
On ne refuse pas cela,
Je cede au désir qui te presse :
Tiens, lui dit-elle, le voilà :
C'est l'usage qui me l'ordonne.
L'usage ! dit-il, eh bien : soit.
Ce baiser, c'est lui qui le donne ;
Mais c'est l'amour qui le reçoit.

A quoi diable es' qu'a s'amusont.

Embrasse-moi, je t'en supplie,
Réprit le Berger aussi-tôt,
Quoi ! déjà mon baiser s'oublie,
Répondit Lisette à Guillot !

Ma

Ma brunette, peux-tu le croire ?
Non, ta méprise me confond,
C'est bien te prouver ma mémoire,
Que t'en demander un second.

SCENE VIII.

JULIE, LOUISON, LUCAS.

J LOUISON, *demi-bas à Julie.*
A L n'y a que Lucas.... Sa femme n'y est point.

JULIE.

Bon jour, Lucas.

LUCAS.

Ah... vout' sarviteur, Madame la Comtesse, je n'vous voyois pas, vous m'avais surpris.

LOUISON.

Où donc est Madame Carau ?

LUCAS.

Nout' femme ? oh, par ma fine, j' n'en-fais rian ; all' est queuq' part dans la forêt : p't'êt' qu'all' ramasse du gland, p't'êt' qu'all' fait queuq' fagot... P't'êt' ci, p't' ça... es' sont l's affaires du ménage, j' n'y bour' pas l' nez.

LOUISON, *tout bas à Julie.*

Les affaires du ménage ! le pauvre homme ! il est dans la bonne foi.

JULIE.

Y a-t-il long-temps qu'elle est sortie, votre femme ?

LUCAS.

Du d' pis que j' fis rantré.

LOUISON.

Depuis une heure & demie aux environs ?

LUCAS.

Quand j' fis occupé, l' temps s' passe, je n' compte pas l's heures.

JULIE.

Vous n'avez pas vu le valet-de-chambre de Monsieur de Saint-Alme ?

LUCAS.

Non, Madame ; j' n'ons pas eu ç't' honneur-là.

LOUISON, *bas à Julie.*

La femme n'en diroit pas autant.

JULIE, *bas à Louison.*

Je suis cependant bien sûre qu'il est venu ici.

LOUISON, *de même.*

Et moi donc ? J'ai vu Monsieur lui donner la lettre, à ce malheureux la Fleur ; j'ai pensé la lui arracher, & le souffler sur son nez d'importance.

C'est un rendez-vous qu'il lui demandoit : elle a accepté l'entrevue... Ils sont peut-être à présent ensemble...

LOUISON, *bas & avec vivacité.*

Sortons, Madame, parcourons... Mais comment les trouver dans un bois qui ne finit point ? Jarni, si je les rencontre ! Je respecte Monsieur le Comte, mais Madame Catau auroit affaire à moi.

JULIE, *bas à Louison.*

Retournons au Château, nos perquisitions seroient inutiles ; & qui sait ce qui résulteroit d'un éclat... Adieu, Lucas. (*bas à Louison.*) il ne faut lui rien dire ; il est tranquille... Je ferois son malheur sans remédier à mes peines... (*haut.*) Adieu mon pauvre Lucas.

LOUISON, *d'un air compatissant.*

Adieu, mon pauvre ami.

LUCAS, *les arrêtant, & se mettant entre elles.*

Ah ça, j'vous ai laissé l'eun' & l'aut' vous chuchoter aux oreilles tant qu'vous avez voulu. N'faut déranger personne, & j'savons vivre, mais vous avez du chagrin ; vous êt' venu' ici pour quequ' chose, vous vous en r'tornez pas pu avancé que quand vous êtes venu', v's' en avais la mort dans l'ame, & j'veux, morgué êt' le médecin d'vot' maladie.

JULIE, *ne pouvant plus retenir ses larmes.*

Ah ! mon pauvre Lucas !

LUCAS.

Vous pleurais... Tant-mieux... N'vous gênez pas. Pleurez d'tout vot' cœur, ça soulage ; quand vous aurais fini, vous n'direz la cause ed' vot' chagrin.

JULIE. ARIETTE.

Un ingrat fait couler mes larmes,

Et ce volage est mon époux.

A d'autres yeux, à d'autres charmes,

Il rend l'hommage le plus doux.

Hélas ! je sens que je l'adore !

Ma flamme augmente chaque jour :

Pourquoi faut-il qu'on aime encore,

Quand on n'inspire plus d'amour !

LUCAS.

C'a vous étonne ? Gnia rien d'pus simp'. L'eau qui tombe ed' ste montagne, qu'est au milieu d' la forêt, coul'roit bian doucement sur un gravier tout uni, all' rencontre ed' gros cailloux, d'vieux troncs d'arbres qui l'i bouchent l' passage, all' écume, all' gronde, all' veut êt' plus forte que les rochers qui la r'quiennent, c'est un torrent qui brise, qui renvarse, qui entraîne avec fracas tout c'qui l'gêne : & v'là c' que c'est que l'amour : doux & tranquill' comm' un p'tit ruisseau,

quand tout va à sa fantaisie ; tarrib' & fougueux comme un torrent quand la jalousie l' dépite.

JULIE.

Tu as raison ; je suis la plus malheureuse des femmes.

LUCAS.

Et j'ai d'viné à l'air ed' compassion dont vous me r'gardiais ; qu' vous m' croyais l' plus malheureux des hommes ; mais i gnia rian d' désespéré Ecoutez moi : vous m'avais d' mandé si nor' femme étoit sortie de d' puis long-temps ? Non , all' sortoit quand vous êt' entré ; all' est allée cheux Mathurin , & all' va r'venir ; soyois tranquille de c' côté là. Monsieur d'la Fleur est v'nu , il a parlé à Catau.. Oui... i li a remis eun' lettre... & ç'te lettre est d' M. de St. Alme ? J' l'ons luc... all' est bian tornée , & douce... Ah ! douce ! ... J'y ons répondu... Oui , moi... moi...

JULIE.

Que disoit la lettre de M. de Saint-Alme ?

LUCAS.

Je n' m'en souvians plus... J'oublie si vite ç' qui n' fait pas honneur aux gens q' j'aime. I gnia tant seulement d'fus ç' papier , qu' i veut parler seul à seul avec na femme... I li parlera.

LOUISON.

Il lui parlera ?

LUCAS.

Pourquoi pas , j' vous parle bian , moi. Mais sur la fin d' la conversation je m' boutrai en tiers ; car enfin c'est bian l' moins qu'on m'consult' pour un fait où j'ai queuq' intérêt.

LOUISON.

Comment, Lucas ! tu n' vois pas que ta femme...

LUCAS.

Et nannin , nannin , Catau aime toujours son Lucas... Je n' s'rais , morgué , pas si tranquille , si j' n'en étois bian sûr.

JULIE.

Que n'en puis-je dire autant ? Mais depuis un mois , la froideur , l'indifférence de M. de Saint-Alme ne m'ont que trop convaincue de mon malheur. J'ai fait suivre ses pas , j'ai sçu qu'il venoit fréquemment ici ; Louison , qu'il ne croyoit pas si près , l'a vu ce matin donner une lettre à son valet de chambre , elle a entendu prononcer le nom de ta femme , & je n'ai plus douté de mon infortune.

LUCAS.

Vous n'en avais plus douté ? Vous n' connaissais donc pas Catau , vous n' me connaissais donc pas ? J' sommes de pauvres gens ; mais j'ons d' l'honneur & l' cœur sensib'. J' n'ons jamais pu voir souffrir personne. Qu'un malheureux vienne anvars nous , tant q' jons d' l'argent , il est à li. S'il est plus riche eq' nous & qui gnait que son cœur en souffrance , j' l'ai-dons d' nos conseils ; & , ventreguenne , ils sont tous bons , car c'est la nature qui nous les donne.

C ij

SCENE IX.

CATAU, LUCAS, JULIE, LOUISON.

LE v'là, le v'là... V'là M. d' St-Alme ! Im' suit... Madame..
LUCAS.

Déjà ?.. Parle.. Parle.

CATAU.

L' fils d' Mathurin l'a rencontré à deux cents pas d'ici... I
 viant...

LUCAS.

Décampons par ste porte-ci... All' mene au p'tit sentier... J'
 vous expliqu'rai ç' qu'i faudra faire... Vous pleurais, ces lar-
 mes-là sont de douleur ; dans un moment vous pleurerez de
 joie.

CATAU.

Mais qu'es' qui faut que j' fasse, moi !..

LUCAS.

Ah ? morgué, le v'là... Je n'ai pas l' temps... tâche de l'
 quitter... Vians nous r'joindre... J' te l' dirai... (*Ils sortent.*)

CATAU.

N' t'éloigne pas, au moins ?

LUCAS.

Non, non, n'ais pas peur.

SCENE X.

CATAU, SAINT-ALME.

N'Faut pas mentir, el' cœur me bat... Faut q' j'aimions bian
 ces gens-là pour nous bailler tant de tintoin.

SAINT-ALME, entrant.

J'accours, ma chere Catau... J'ai reçu votre billet...

CATAU.

Lucas n' fait q' sortir. I pourrait r'venir sur ses pas... J' vous
 quitte un moment... pour voir d' queu côté as' qui torne, &
 j' r'vians vous r'joindre, quand gni aura plus rian à craindre.

SCENE XI.

SAINT-ALME, seul.

JE n'en saurois douter, elle est sensible à ma tendresse... Je
 n'aurois pas osé me flatter d'être si tôt heureux.

D'UN MOMENT.

A R I E T T E.

21

Je triomphe amour ! & son ame
Se rend enfin à mon ardeur.
Non , rien n'égale mon bonheur ,
Si ce n'est l'excès de ma flamme.

R E C I T A T I F.

Quand le devoir cede aux plaisirs ,
Quel trouble secret nous agite !
Il parle en vain , l'amour s'irrite ;
On ne sent plus que ses desirs.
Je triomphe , &c.

SCENE XII.

S A I N T - A L M E , C A T A U.

S A I N T - A L M E.

Il est donc bien loin , & nous n'avons rien à appréhender ?

C A T A U.

Je suis à présent sans inquiétude.

S A I N T - A L M E.

Souffrez , belle Catau , que je vous remercie de votre lettre obligeante. Je ne puis vous exprimer à quel point j'en suis enchanté.

C A T A U.

Vous êtes bien bon , i gnia pas d'quoi.

S A I N T - A L M E.

Je craignois que le billet que vous a remis la Fleur n'effarouchât votre timidité : j'appréhendois que vous ne le montraissiez à votre mari.

C A T A U.

Je m' suis comporté comm' il falloit.

S A I N T - A L M E.

Aussi ma reconnoissance & ma joie n'ont point de bornes... Mais , ma chere Catau... avez-vous bien compris toutes les expressions de mon billet ?

C A T A U.

J' crois q' oui.

S A I N T - A L M E.

Pourquoi donc dans votre réponse ne me parlez - vous que de l'amitié que j'ai pour vous. Ah ! Catau , dans ma lettre n'avez-vous vu que de l'amitié ?

C A T A U.

C'est beaucoup plus que je n' mérite , M. le Comte.

S A I N T - A L M E.

Vous méritez d'inspirer tous les sentimens les plus tendres , & l'amour le plus violent ; c'est celui qui m'anime pour vous...

Je vous aime , & je vous adore. Eh bien... m'entendez - vous à présent ?

CATAU.

C'est plus clair que le jour.

SAINT-ALME.

A quel sort dois-je m'attendre ?

CATAU.

Vous m'embarrassais... I faut répondre , & je ne fais que ment m'y prendre.

SAINT-ALME.

Vous ne savez... Ah ! *je vous aime* , coute-t-il tant à dire ?

CATAU.

Monseigneur, j'ons un mari à qui je l' dis , & vous eun' femme à qui vous d'v'ais l' dire.

SAINT-ALME.

Ne parlons pas de cela.

CATAU.

I gnia deux ans qu'au vis-à-vis de Mamselle Julie , ç' mot-là vous étoit si doux à prononcer.

SAINT-ALME.

Je n'en disconviens pas.

CATAU.

Vous avais oublié com' vous vous y prenais pour l' dir' à vot' femme , & queux garant es' que j'aurions q' dans six mois vous n' l'oublieriez pas aussi pour moi ?

SAINT-ALME.

Tout , votre beauté , la douceur , l'égalité de votre caractère , mon amour enfin dont la violence a surmonté celle de mes remords.

CATAU.

Vous avais des r'mords ; accoutez-les , accoutez-les ; c'est le Ciel qui vous les envoie.

SAINT-ALME.

Il n'est plus tems.

CATAU.

Il l'est toujours... T'nais , Monsieur d' Saint-Alme , j' gag' q' vot' propre cœur est eun grimoire pour vous... Gnia tant de confusion dans ç' pauvre cœur , que vous n'y voyais goûte , avouais-le.

Premièrement , d'abord , gnia eun' p'tite fantaisie qui vous dit comme ça honteusement , à voix basse : aime Catau , alle est drolette , tâche de li plaire : n'est-i pas vrai ? Ensuite un bon & honnête restant d' tendresse qui vous dit d'eun' aut' part : ste malheureus' femme , qui a pour toi tant d'amiquié , d'amour , qu'est ta femme après tout , & qui vaut mieux q' ta p'tite villageoise ; qu'es' qui l'aim'ra pour toi ? Et par d'sus tout ça , le r'mords qui crie : t'as juré d'vant Dieu &

D'UN MOMENT.

23

devant l' z' hommes q' tu serais fidele à ta moiquié, alle le mérite ; alle a juré comme toi ; all' quiant sa promesse ; mais vis-à vis de toi, gnia sarment qui tienne , tu r'en moques , r'es un parjure, un faussaire, un méchant , un... N'est il pas vrai que v'là leux conversation , & comm' ej' crions tous à la fois : vous n' savais auquel entendre ?

S A I N T - A L M E.

Je suis moins coupable que vous ne vous l'imaginais... M. de Marfanges , oui , le pere de ma femme , est la cause de tout. Est-ce à mon âge , à vingt-quatre ans , qu'il convient de se séquestrer dans une terre , de s'engloutir dans un vieux château ; j'avoue que je n'ai point eu assez de vertu pour résister au dégoût , à l'ennui qu'une vie aussi insipide a répandu sur mes jours : tout ce qui m'environne , s'est ressenti de mon chagrin : tout m'est devenu à charge , &c...

C A T A U.

Mais enfin queu r'med' es' que j' puis apportais à vot' mal ?

S A I N T - A L M E.

Je vais vous l'expliquer... Je vous aime , ma chere Catau , & je veux faire votre fortune.

C A T A U.

Ma fortune !

S A I N T - A L M E.

J'ai déjà pressenti mon beau-pere , & je crois qu'il consentira sans peine à me laisser faire un voyage à Paris : ma femme m'y suivra , mais ce n'est qu'un foible obstacle.

C A T A U.

Eh bian , Monsieur ?

S A I N T - A L M E.

Vous partirez quelque temps après nous , & vous reviendrez.

C A T A U.

A Paris ? & Lucas ?

S A I N T - A L M E.

Il ne tiendra qu'à vous de lui faire autant de bien que vous voudrez.

C A T A U.

Il n' s'ra donc pas du voyage ?

S A I N T - A L M E.

Non , sans doute ; il ne faut pas même qu'il sache ce que vous serez devenue : vous partirez secrètement. J'aurai soin que ma femme , que Lucas , que personne du canton ne puisse soupçonner la route que vous aurez prise.

C A T A U.

Après ?

S A I N T - A L M E.

Une fois à Paris,, l'équipage le plus brillant , les domesti-

ques les mieux faits, la maison la plus opulente... les habits... les diamans... les bijoux.

CATAU.

Oui, tout cela est bien éblouissant, gnia d'quoi, sans doute en perdre la raison, & je n'dis pas qu'à ma place...

SAINT-ALME.

Ah! Catau, je t'entends.

CATAU.

Quoi donc?

SAINT-ALME.

Cette perspective, mes bienfaits... & mon amour, ont attendri ton cœur, tu te rends, & ce baiser est le serment qui nous lie.

CATAU.

Que faites-vous?



SCENE XIII. & dernière.
LUCAS, CATAU, SAINT-ALME.

TRIO.

LUCAS.

T'Embrasser malgré toi!

SAINT-ALME.

Eh! calmez votre effroi.

CATAU.

Je suis, je suis tout hors de moi.

SAINT-ALME.

Mais c'est une enfance.

CATAU.

Je n'ai d'autre défense,

Que mon innocence.

LUCAS.

Lui ravir un baiser,

N'est point l'offenser?

SAINT-ALME.

En quoi donc un baiser

Peut-il vous offenser?

CATAU.

Vous deviez le penser:

Oui, oui, c'est m'offenser.

SAINT-ALME.

Eh! mais en vérité, Lucas, je ne vous comprends point; je lui disois adieu; je voulois l'embrasser, rien de plus simple, rien de moins suspect.

LUCAS.

Vot' adieu, Monsieur, n'est pas ce qui me chagrine; mais j'fais à quoi m'en t'nir. Vous n'venais si souvent vous prom'neg

D'UN MOMENT.

25

m'ner de ç' côté-ci, que parc' que vous avais queuqu' deffein;
& j' lâche el' mot, queuqu' deffein malhonnête.

S A I N T - A L M E.

Lucas !

L U C A S.

Vous êt' mon maîr', je l' fais ; je n' fis qu'un pauv' paysan ;
vor' vaffal ; j' vous dois l' respect, j' vous l' porte ; mais je
n' vous dois point ma femme ; &, morgué, vous ne l'aurez
point.

S A I N T - A L M E.

Mais tu extravagues. Qui te dit que je songe à ta femme ?..
La voilà... m'accuse-t-elle ?...

L U C A S, *tirant de sa poche la lettre de St. Alme.*

Vous vous accusais vous-même : v'là la lett' qu' vous li
avais écrit', & qu'all' a remis ent' mes mains sans vouloir la
lire, tant all' craignoit d'y voir la perfidie qu'all' contient.

S A I N T - A L M E.

Ah ! Catau, qu'avez vous fait ?

C A T A U.

Mon d'voir, Monsieur.

S A I N T - A L M E.

Rendez-moi cette lettre... rendez-la moi... ou craignez...

L U C A S.

La voilà... Mais, écoutez-moi.

S A I N T - A L M E.

Que veux-tu ?

L U C A S.

Vous rapp'ler à vous-même ; écoutez-moi, écoutez-moi.
Monsieur, i vous souvient de cet honnêt' bucheron, dont
j'ai épousé la fille ? La v'là, all' fait mon bonheur, &, si j'
puis, toute ma vie je ferai l' sien. Il est mort, c' bon pere,
d' qui j' tians tout ; je l' pleurerons tant que j' vivrons. Il étoit
pauvre pendant sa vie, & pauvres il nous a laissés après sa
mort. Mais i nous a dit avant d' mourir... Mon fils, mon cher
Lucas... Ma Catau, ma bien-aimée, j' n'ai que l' souvenir
d'un' bonne conduite à vous laisser ; j' vous ai baillé un bon
exempl' tant que j'ons vécu, v'là tout vot' héritage, sarvez-
vous-en. J' n'oublirons jamais ces dergnieres paroles. (*En*
montrant son cœur.) Elles sonr là... Ce sera l'héritage de nos
enfans... Jamais je n' chercherons eun' fortune qui nous fe-
roit rougir quand je l'aurions trouvée... V'là nos sentimens.
D'avoue-moi, Catau, si ta conscience te l' permet.

C A T A U.

Te d'avouer ! plutôt mourir !

D

V'là donc not' façon d' penser, Monsieur le Comte... & v'là la vot' : vous avais adoré...

SAINT-ALME.

Ta témérité me confond... Malheureux ! ne crains-tu point.

LUCAS.

Je n' crains rien... Vous me rendais justice au fond de l'ame. Vous avais adoré... (c'est vot' tarme... j' m'en r'souvians...) ç'te même femme qu' vous abandonnais si outrageusement aujourd'hui : all' a tout fait pour vous ; on vous la r'fusait , on voulait la bailler à un plus riche eq' vous ; all' n'a pas balancé, all' a fui d' la maison paternelle. J' vous connoissions à peine. Vous êtes venus tous deux cheux not' pere, si vous a r'cueillis... C' n'est pas un r'proche ; je l' ferions comm' lui pour vous, si vous en aviais encore besoin. Je vous ons tous r'conduits au Châtiau d' Marfanges, vous savais combien on y étoit fâché contre vous : j'ons tant fait par not' zeile, par nos artifices, par nos larmes, , qu' j'ons attendri l' pere ed' vot' femme ; il a r'connu son tort ; vous ét' d'v'nu le mari d' vot' maîtresse, j'en sommes la cause. Vous nous disais alors : Jamais, jamais, nies bons amis, je n' pourrai m'acquitter envers vous... Et v'là not' récompense !... O Michaut ! vous n'êtes plus ! vous êtes trop heureux ! vous seriais mort ed' douleur ! ç' t'ingratitude-là vous eût tué !

SAINT-ALME.

Laissez-moi... laissez-moi...

LUCAS.

Non, Monsieur, vous m'écouteriez... il y va d' vot' bonheur & du nôtre... J' vous aimons, j' vous respectons... Not' dessein n'est pas d' vous offenser... Mais voyais, si vous eussiez réussi dans ç' que vous desirais ; voyais tous les malheurs que vous aurais causés. V'là, Monsieur, v'là l' fruit du plus tendre amour ; v'là mon fils, v'là le sien ; j' l'ons reçu d' la nature pour ét' la joie, l'espérance d' not' jeune âge, pour qu'i d'vint l'appui, la consolation d' not' vieillesse. J' n'ons qu' li, i n'a que nous. Si vous aviais séduit ma femme, si all' m'avoit abandonné, j'en s'rois mort ed' désespoir, j' n'aurais pas vécu un moment après la perte ed' mon honneur, après la perte ed' tout ç' que j'aime au monde. En r'nonçant à la vertu, all' eût r'noncé à tous ses d'voirs ; all' eût oublié qu'all' étoit mere ; & ce malheureux, cet innocent, qui n'a pas d'mandé à naître, s' fût trouvé seul, sans amis, sans parens, sans secours.

CATAU, se jettant sur le berceau,

Ah ! jamais, jamais ; mon fils !...

LUCAS.

Et vot' femme, Monsieur, all' fait vot' changement ; all' languit dans la peine, all' périt dans l' chagrin ; n' croyais pas q' sa santé résiste à tout ç' que vot' infidélité li fait souffrir ; all' mourra d' douleur, & c'est alors que vous connaîtrez ç' que vous avais perdu... Mais, Monsieur, vous êtes pere aussi, vous avais un fils, vous l'aimais : Que li répondrais-vous, à cet enfant si chéri, quand i vous d'mandera sa mere ?... I faudra donc li dire... all' n'est plus ; all' m'aimoit plus que sa vie, j' n'ai point eu piqué de sa tendresse... j' l'ai trahie, je l'ai abandonnée, all' est morte, mon fils, & si tu n'as pus d' mere, c'est à moi seul qu'i faut l' r'procher.

SAINT-ALME.

Qu'allois-je faire ! Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ?

LUCAS.

Vous vous attendrissais !... vous êtes bon pere... Ah ! vous ferez encore bon époux...

SAINT-ALME.

Je la perdrais !... Je causerois sa mort ! Chere épouse... chere Julie !...

LUCAS & CATAU.

La v'là.

SAINT-ALME.

Dieu ! Julie !

JULIE.

Je viens te demander ma grace...

SAINT-ALME.

C'est à tes pieds que j'implore la mienne... O la plus vertueuse des femmes ! vois ma douleur & mes remords : j'ai pu t'offenser, j'ai pu concevoir l'idée de te trahir ! toi, que j'ai tant aimée, toi que j'aime & que j'aimerai jusqu'au tombeau !... Ma femme, mon amie, mon amante, pardonne - moi, pardonne ; c'est un moment d'erreur... je l'expierai par l'amour le plus tendre, par un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

JULIE.

Eh ! mon ami ! doutes-tu de mon cœur ? Il est... il sera toujours à toi.

SAINT-ALME.

O ma chere Julie !... Mes amis, mon crime me rend si méprisable à mes yeux, que je n'ose les lever sur vous.

LUCAS.

Méprisab', quand on se r'pent.

CATAU.

Meprisab', quand on porte un cœur sensib' !

LUCAS.

Quand on est bon pere !

L'ERREUR, &c.
CATAU.

Quand on est bon mari !

LUCAS.

On gagne à faillir comm' ça. Le r'mords apprend l' prix d' la vertu.

SAINT-ALME.

Ah ! soyons tous heureux !

JULIE.

Oui , soyons-le à jamais... Je me charge de votre fortune ; vivez tranquilles , sans craindre désormais la pauvreté... & nous , partons dès demain pour Paris... Ne crois pas que ce soit l'effet de la plus légère défiance... mais j'ai tout entendu , & je te rends justice : ce n'est point à ton âge qu'il convient de végéter obscurément dans le fond d'une terre... Mon pere ne me refusera point ; nous partirons...

SAINT-ALME.

O ma femme ! O ma plus tendre amie !

JULIE.

Va je le suis , & serai toujours.

F I N.